

sopogon, un discours en l'honneur de Cybèle, un autre en l'honneur de Diogène, et un recueil de soixante lettres, dans lequel se trouve placée une longue épître à Themistius, que l'on regarde comme un des traités les plus complets des devoirs du souverain envers les peuples. Cette dernière composition est sans contredit la mieux pensée et la plus élevée comme style. Son livre des Césars forme un complément nécessaire à l'histoire critique de l'empire romain; Julien y condamne avec finesse les mystères du christianisme, et blâme Constantin et ses descendants de l'intolérance qu'ils avaient montrée pour assurer le triomphe d'une religion nouvelle. Enfin, dans son indignation, l'empereur philosophe ne craint pas d'ajouter, que le plus grand malheur pour les peuples, est d'avoir confié leurs destinées aux mains des prêtres et des rois.

Julien, en mourant, avait désigné pour son successeur Procopius son cousin; mais les soldats vinrent offrir la couronne à Flavius Jovien de Pannonie, qui refusa d'abord cet honneur, déclarant qu'étant chrétien il ne pouvait commander qu'à des hommes de sa religion. Les légions s'écrièrent qu'elles consentaient à recevoir le baptême, et il accepta l'empire. Ses premiers soins furent de conclure une paix pour trente ans avec Sapor II, auquel il rendit cinq provinces que Galérius avait prises, s'engageant à ne point secourir Arsace l'Arménien: ensuite il s'occupa des intérêts de la religion, rendit des décrets terribles contre les Juifs, et leur défendit d'exercer leur culte publiquement. Ce prince cassa les édits de ses prédécesseurs, rétablit saint Athanase et les évêques bannis par Constance ou par Julien, fit rendre aux

fidèles et aux églises les biens, les honneurs, les revenus et les privilèges qui leur avaient été enlevés.

Toutes ces belles actions méritaient certainement les honneurs de la sainteté, si dans les premiers temps du christianisme on eût été accoutumé à ces sortes d'apothéoses: le prince mourut subitement après un règne de sept mois, et l'Église a depuis oublié de le canoniser.

Flavius Valentinien, fils de Gratien le cordier, qui vendait des filets près de Belgrade, fut élu empereur par les soldats après la mort de Jovien: sa force était si extraordinaire, qu'il renversait cinq des hommes les plus robustes de son armée. Pendant son règne parut une loi qui permettait d'épouser deux femmes. Ce prince mourut d'apoplexie.

Valens, son cousin, qu'il s'était associé au gouvernement, vainquit le tyran Procope, parent de Julien l'Apostat, et remporta une grande victoire sur Athanaric, roi des Goths: mais sa femme l'ayant entraîné à l'arianisme, il persécuta les fidèles, qui le firent brûler vif dans sa tente par les soldats.

Après lui, la couronne échut à Flavius Gratien, fils de Valentinien I^{er} et de Sévéra: ce prince, élève du poète Ausone de Bordeaux, partagea l'empire avec le jeune Valentinien; il était généreux, sobre et laborieux; d'abord il fit la guerre avec succès aux Alains, aux Huns et aux Goths; ensuite il s'endormit dans l'oisiveté, abandonna à ses courtisans les affaires du gouvernement, pour se livrer sans réserve aux plaisirs, à la chasse et aux débauches. Alors Magnus Maximus, qui voulait s'emparer de la souveraineté des îles Britanniques, profita de l'imprévoyance de Gratien et le fit assassiner.

Valentinien II ou le Jeune eut à soutenir une guerre terrible contre le tyran Maximus, qui passa les Alpes, l'obligea de se sauver à Thessalonique et même en Orient.

Théodose arrêta ce dangereux ennemi, lui livra sous les murs de Milan une bataille dans laquelle Maximus fut tué, et rétablit Valentinien sur le trône : ce prince infortuné ne jouit pas longtemps du pouvoir ; il termina misérablement ses jours à Vienne en Dauphiné, où il fut étouffé par ses eunuques, qui le pendirent afin de laisser supposer qu'il s'était étranglé de désespoir.

Valentinien et Théodose, pour se rattacher le clergé et pour affermir leur autorité, firent des lois qui défendaient d'offrir des sacrifices aux faux dieux, d'ouvrir les temples des païens, de conserver des idoles, ou même de brûler de l'encens en l'honneur des dieux pénates.

Pendant toute la durée de son règne, Théodose n'eut point d'autres pensées que celles de rendre ses sujets heureux et de faire honorer la Divinité par le culte de la véritable religion. Ce prince, élevé sur le trône par son mérite, eut le bonheur de relever l'empire lorsqu'il était près de sa chute ; et non-seulement il eut assez de valeur pour conquérir ses états ; mais encore, ce qui est plus glorieux, la fortune lui ayant livré un autre empire, il eut assez de grandeur d'âme pour le rendre au jeune Valentinien : enfin sa vie est remplie d'actions généreuses, et ses actes de faiblesse, prenant leur source dans la bonté de son cœur, rehaussent encore l'éclat de ses vertus.

CINQUIÈME SIÈCLE.

ANASTASE I^{er},

ARCADIUS,
empereur.

41^e PAPE.

HONORIUS I^{er},
empereur.

Ordination d'Anastase. — Deux femmes célèbres par leur beauté, Mélanie et Marcelle, excitent un schisme dans l'Église. — Histoire de Rufin d'Aquilée et de Mélanie. — Rufin est poursuivi par Marcelle, qui le fait excommunier par le pontife. — Mort d'Anastase.

Peu de jours après la mort du pape Sirice, on élut Anastase I^{er}, Romain de naissance.

A son avènement au saint-siège, l'Église était troublée par les erreurs d'Origène ; et deux dames d'une naissance illustre, Mélanie et Marcelle, divisaient les fidèles en deux factions ennemies.

Rufin, prêtre d'Aquilée, qui avait vécu environ vingt-cinq ans à Jérusalem avec Mélanie, était venu à Rome, afin de publier une version latine de l'Apologie d'Origène, attribuée au martyr saint Pamphile ; ensuite il avait fait paraître une lettre pour démontrer que les œuvres d'Origène avaient été falsifiées, et que sa nouvelle traduction intitulée Periarchon était la seule exacte. Après avoir propagé ses doctrines, Rufin